

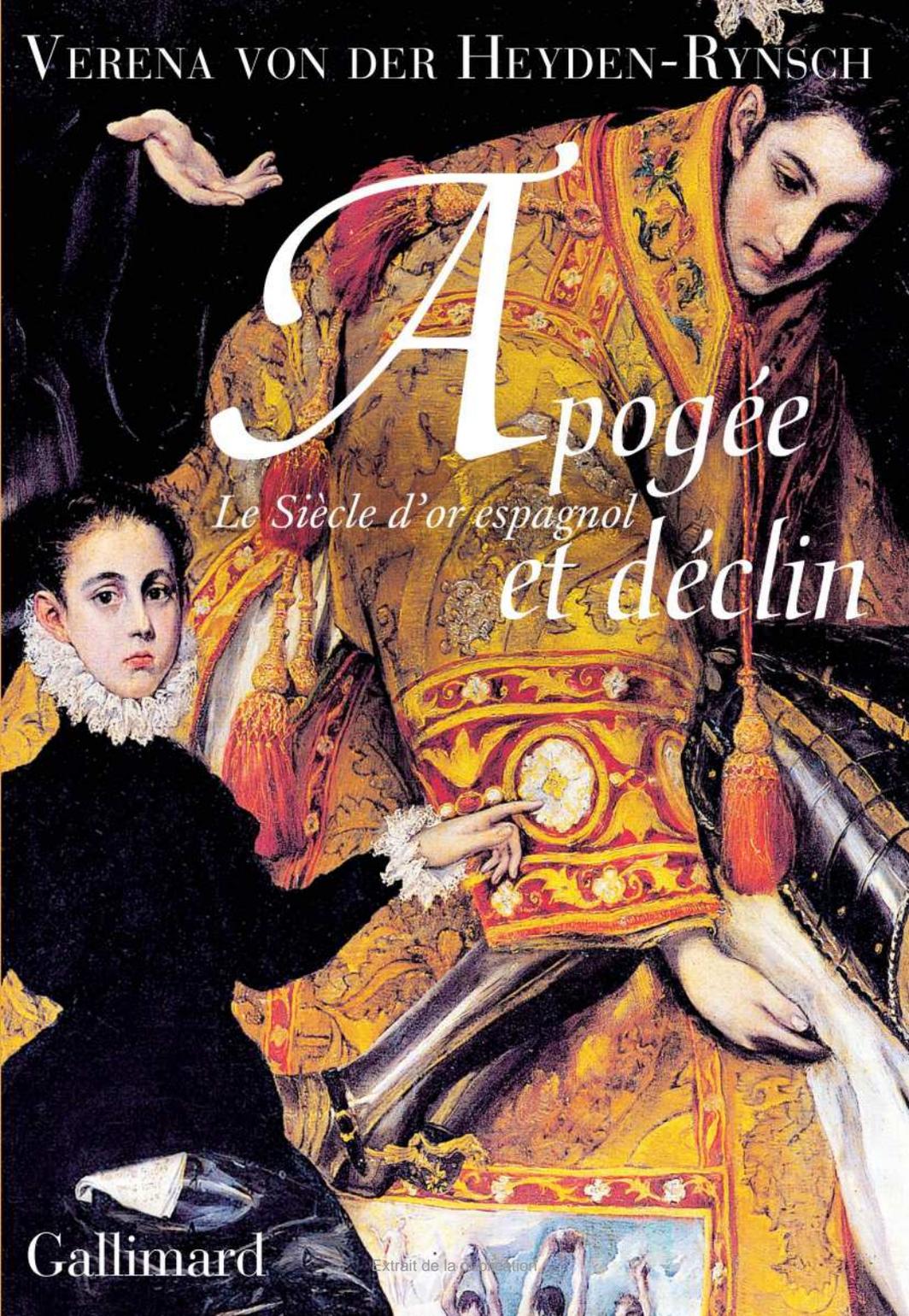
VERENA VON DER HEYDEN-RYNSCH

Apogée

Le Siècle d'or espagnol
et déclin

Gallimard

Extrait de la collection



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SALONS EUROPÉENS. LES BEAUX MOMENTS D'UNE CULTURE
FÉMININE DISPARUE.

ÉCRIRE LA VIE. TROIS SIÈCLES DE JOURNAUX INTIMES
FÉMININS.

CHRISTINE DE SUÈDE. LA SOUVERAINE ÉNIGMATIQUE.

LA PASSION DE SÉDUIRE. UNE HISTOIRE DE LA GALANTERIE EN
EUROPE.

APOGÉE ET DÉCLIN

VERENA VON DER HEYDEN-RYNSCH

APOGÉE
ET DÉCLIN

Le Siècle d'or espagnol

*Traduit de l'allemand
par Philippe Giraudon*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

EIN LEBEN, DAS SICH SELBST VERZEHRT

© Éditions Gallimard, 2011.

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

Pour mon père
In memoriam

Introduction

Il est presque impossible de comprendre l'être de l'Espagne. Le pays « invertébré », comme le définit Ortega y Gasset, l'un de ses plus grands penseurs, ne se conforme pas aux critères européens habituels. La situation marginale de la péninsule Ibérique, son « ex-centricité », eut dès les origines un double caractère : géographique, à cause de l'isolement imposé par la barrière des Pyrénées, et historique et culturel du fait des trois religions qui, des premiers siècles du Moyen Âge jusqu'à nos jours, ont forgé la conscience nationale espagnole. Le fervent amoureux de l'Espagne qu'était E. M. Cioran évoque, pour caractériser l'histoire et la mentalité de ce peuple, « un destin génial et inachevé », « un Rimbaud incarné dans une collectivité ».

L'Espagne a toujours été en quête de son essence. Pour reprendre la formule frappante de l'historien Américo Castro, elle est « obsédée par elle-même ». *L'Homo hispanicus* se caractérise par la passion de l'indépendance aussi bien intérieure qu'extérieure, et par une tendance au particularisme n'empêchant pas un désir d'universalité. Ce dernier fut singulièrement favorisé par la découverte au xv^e siècle des Indes occidentales, qui ouvrit à la mère patrie des

horizons insoupçonnés. Le conflit encore irrésolu de nos jours entre la volonté d'unité représentée par le pouvoir central et les exigences séparatistes des différentes provinces reflète ce besoin profond de dépasser les frontières. La diversité régionale est telle qu'il a toujours existé plusieurs Espagnes. La Castille, la Catalogne, le Pays basque, la Galice, l'Andalousie tour à tour ont revendiqué leur exigence d'indépendance et créé leurs propres mythes, depuis le donquichottisme du Nord jusqu'au donjuanisme du Sud.

Depuis le Siècle d'or, les valeurs de la société castillane ont imprégné la presque totalité des Espagnols. La diversité reste pourtant favorisée par un substrat encore plus profond, qu'ont modelé dès l'aube du Moyen Âge les trois groupes religieux et ethniques de la péninsule, à savoir les Ibères, les Arabes et les Juifs. L'Espagne hispano-mauresque fut un creuset incomparable, dont l'épanouissement a marqué aussi bien la philosophie scolastique, les connaissances médicales et l'architecture de l'Europe d'alors que les chansons des troubadours et la poésie mystique de Dante¹. Son rayonnement dans l'Occident médiéval et encore à notre époque n'a guère d'équivalent dans l'histoire.

*

Le peuplement de l'Espagne remonte à une haute Antiquité, même si le sens exact du mot « Ibère » n'est pas tout à fait clair. Il semble qu'il désigne partiellement une population berbère venue d'Afrique et ayant progressé de la côte méditerranéenne jusqu'aux Pyrénées. Les Celtes constituent une autre composante de l'ethnographie espa-

1. Pierre Vilar, *Histoire de l'Espagne*, Paris, P.U.F., 2008, chapitre I.

gnole dont on ne saurait sous-estimer l'importance, surtout dans le Nord-Ouest. Cependant les Basques refusent absolument aujourd'hui d'être considérés comme apparentés aux Ibères. De toute façon, une ère nouvelle commença quand les Romains, à la suite des guerres puniques, entreprirent de conquérir la péninsule Ibérique, dont les riches mines du Nord et les champs de blé du Sud devaient procurer à Rome des ressources inépuisables. La résistance des populations locales fut opiniâtre. La guérilla du Lusitanien Viriathe en est l'exemple le plus éclatant. Il vainquit quatre généraux romains avant d'être mis à mort en 139 avant Jésus-Christ. Les villes assiégées se défendirent avec non moins de constance. En 133, Numance, située au cœur des hauts plateaux de la Meseta, préféra succomber à la famine plutôt que de se rendre aux armées de Scipion Émilien après vingt ans de lutte. Au contraire, les régions côtières furent rapidement romanisées et étendirent de plus en plus leur influence sur le reste du pays.

Parallèlement à cette vie guerrière, l'Espagne se signala par un développement culturel qui culmina notamment dans les peintures rupestres d'Altamira et dans la *Dame d'Elche*, célèbre statue du III^e siècle avant Jésus-Christ. Ce buste énigmatique ne fut exhumé qu'en 1897 dans une localité d'Andalousie. Conservé aujourd'hui au Musée archéologique de Madrid, il est comme l'emblème féminin d'une époque où se mêlent déjà des influences nombreuses. C'est ainsi qu'on a retrouvé dans la ville de Sagonte des vestiges architecturaux aussi bien romains que phéniciens et arabes.

Au V^e siècle de notre ère, la péninsule Ibérique fut envahie par les Wisigoths, le plus romanisé de tous les peuples barbares. Ils s'opposèrent d'abord violemment aux Ibères catholiques, car eux-mêmes étaient de confession arienne.

En 587, toutefois, leur roi Reccared se convertit au catholicisme et ils parvinrent finalement à unifier l'ensemble du pays. Ils avaient adhéré sans réserve à l'idéal politique de Rome, qui voyait dans l'État la source du bien-être et de la justice pour tous les sujets du souverain. Ils renforcèrent ainsi le sentiment national naissant des Espagnols. Tolède, ancienne colonie romaine prospère comptant une importante communauté juive, devint la capitale des Wisigoths et bientôt le siège de l'Église catholique en Espagne. C'est de cette ville que devaient partir les expéditions militaires les plus acharnées de la Reconquista castillane.

Cependant, le système étatique romain et la primauté de l'Église catholique, les deux piliers du royaume wisigothique, s'effondrèrent complètement en 711 avec l'irruption des envahisseurs musulmans en provenance d'Afrique du Nord. Après la conquête des provinces méridionales par les Omeyyades fuyant la Syrie, l'Espagne du Nord et du Centre, « aride et guerrière », pays de l'isolement géographique et du *sustine et abstine* — « souffre et abstiens-toi » —, fut comme illuminée pendant des siècles par les sciences et les arts de l'Orient, ainsi que par la philosophie et l'érudition juives, si souvent glorifiés dans la littérature. Il est difficile d'imaginer de plus grands contrastes. D'après Américo Castro, les populations vivant dans la péninsule ne formaient pas encore la véritable Espagne. Il fallut le triple apport des Romains et des Wisigoths chrétiens, des Arabes de Syrie et d'Afrique du Nord et des Juifs de Palestine pour que se constitue l'identité authentique du pays, radicalement différente de celle du reste de l'Europe. Au Moyen Âge, les souverains chrétiens d'Espagne reconnurent et apprécièrent cette diversité. Le roi Alphonse VI (1040-1109), sous le règne duquel vécut le célèbre Cid Campeador (1043-1099), s'intitulait déjà *imbratur dhu-l-*

millitayan, c'est-à-dire « empereur des deux religions », titre analogue à celui de « chef des deux épées » qui fut donné aux grands souverains abbassides. Lorsqu'il s'empara de Tolède, en 1085, les trois populations cohabitant dans la cité au bord du Tage, à savoir les chrétiens, les Juifs et les musulmans, furent autorisées à conserver leur religion et leurs usages, ainsi qu'à continuer d'obéir à leurs propres lois.

Ferdinand III (1199-1252), cousin du roi de France Louis IX (1214-1270) et comme lui canonisé par l'Église catholique, alla encore plus loin que ses prédécesseurs et se fit appeler « roi des trois religions ». Néanmoins, l'Église ne cessait d'exhorter les souverains espagnols à lutter avec plus de rigueur contre les progrès du prosélytisme juif. Alors que la persécution des Juifs se déchaînait déjà dans le reste de l'Europe, l'Espagne fut l'un des derniers pays à introduire la violence meurtrière des pogromes. L'attitude des chevaliers chrétiens de Tolède envers leurs concitoyens juifs fut un exemple éclatant de la *convivencia* entre les trois religions. En 1212, on fit les préparatifs de l'expédition qui devait triompher à Las Navas de Tolosa, bataille marquant la fin de la puissance militaire musulmane en Espagne. Des croisés affluèrent de tous les pays d'Europe. Devant leur comportement manquant parfois de tolérance, les chrétiens espagnols défendirent leurs compatriotes juifs contre toute attaque.

Il serait pourtant illusoire de décrire la situation comme idyllique. La Reconquista, dont la soif d'expansion répondait avant tout à une impulsion religieuse, entraîna un dangereux exclusivisme qui fut également un des caractères majeurs du Moyen Âge espagnol. L'Inquisition, née au début du XIII^e siècle, était une institution destinée à persécuter et châtier les hérétiques. Introduite en Espagne en

1478, d'abord purement ecclésiastique puis prise en main également par l'État, elle visa avant tout les Juifs et les Maures faussement convertis au christianisme. Vers le milieu du XVI^e siècle, les ordonnances sur la *limpieza de sangre*, obligeant chacun à prouver la « pureté » de ses origines, contribuèrent à leur tour à miner toute tentative d'instaurer un régime plus libéral. La reine Isabelle de Castille, qui dans sa personne et par son mariage avec Ferdinand d'Aragon symbolisait à la fois une monarchie forte et l'unité espagnole, avait semblé annoncer au début de son règne un tel régime, mais les espérances qu'elle avait éveillées furent finalement déçues. L'expulsion des Juifs et des Maures à la fin du XV^e siècle fut une perte désastreuse pour le royaume. Nombre d'observateurs, en Espagne et dans le reste de l'Europe, voulurent croire que le pays se débarrassait ainsi de deux communautés étrangères qui, contrairement aux Phéniciens, aux Romains et aux Wisigoths, ne s'étaient jamais hispanisées. Le fait que ces deux peuples de grande culture avaient contribué de façon décisive à la formation de la future identité espagnole, comme Américo Castro l'a démontré avec ténacité, semble avoir été oublié à l'époque. Ironiquement, les chrétiens espagnols reprirent alors la conception musulmane de la « guerre sainte » et la conviction juive d'être un « peuple élu ».

Le petit-fils d'Isabelle, l'empereur Charles Quint — Charles I^{er} d'Espagne —, donna à l'Espagne « ex-centrique » une dimension européenne fondamentale. Souverain d'un Empire où le soleil ne se couchait jamais, il introduisit en cette péninsule isolée des perspectives et des notions nouvelles dans les domaines des arts, de la philosophie et de la religion. C'est ainsi qu'on vit se diffuser rapidement dans le pays les idées d'Érasme, qui agitaient

alors l'Europe entière. Sous le règne du Habsbourg, un Grec réalisa la synthèse du hiératisme byzantin, de la hardiesse du Tintoret et de la sévérité castillane : Domenikos Theotokopoulos, dit le Greco, donna le signal du Siècle d'or par ses œuvres aux figures dématérialisées, spiritualisées, dont s'inspirera plus tard l'art moderne. Les chefs-d'œuvre insurpassables de l'art et de la littérature de cette époque d'apogée de l'Espagne ne doivent pas faire oublier l'aventure mystique qui s'exprima alors dans des ouvrages non moins parfaits.

Cependant l'obscurantisme apporté par la Contre-Réforme et les premiers symptômes de la décadence précipitèrent bientôt l'Espagne dans une profonde dépression, qui affecta le climat aussi bien politique que philosophique du pays tout entier. La soif d'aventures et de conquêtes de l'hidalgo et du conquistador céda la place à une mélancolie alliée à un mépris déclaré pour toutes les activités commerciales, dont le résultat fut une sclérose qui dura des siècles. Le *desengaño*, cette désillusion procédant d'une prise de conscience de la réalité, devint un concept clé de ce pays plongé jadis dans un rêve ou plutôt dans une illusion merveilleuse. Le rêve tourna au cauchemar, et l'Espagne commença à « se consumer en une nostalgie brûlante », à vivre pour ainsi dire désunie d'elle-même — ce que les Espagnols appellent *desvivirse*¹. En restant dangereusement fermé à tous les acquis de la modernité et surtout au capitalisme naissant, le pays hypothéqua de façon durable son avenir. Après l'époque des utopies radieuses des grandes découvertes, l'Espagne a cultivé la déception déprimante, la « fierté de désespérer » (Cioran, *La Tentation d'exister*).

1. *Ibid.*

Depuis le déclin de l'hégémonie espagnole, le *desengaño* n'est plus seulement un trait du caractère ibérique mais une de ses stratégies de survie. Il constitue pour la littérature du Siècle d'or à la fois un but et un leitmotiv. Les exemples abondent, depuis *La vie est un songe* de Calderón (1600-1681) et *Le Criticon* de Gracián (1601-1658), jusqu'au cynique *El Buscón* de Quevedo (1580-1645). Le temps de l'épopée héroïque était passé, l'heure du roman picaresque et de la satire avait sonné. L'ironie et le sarcasme, prenant pour cible les fausses valeurs de ce monde, révèlent un sentiment de la vie marqué de façon indélébile par la *vanitas vanitatum*. Le *Don Quichotte* de Cervantès constitue l'incarnation littéraire la plus géniale de l'être égaré dans le monde trompeur de l'*engaño*, auquel s'oppose sans cesse la réalité impitoyable du *desengaño*. Avec lui s'ouvre la voie du roman moderne. Conçu au départ comme une simple satire de l'engouement de l'époque pour les romans de chevalerie, ce livre à l'humour si profond crée avec son héros incapable de s'adapter au monde un symbole incomparable de l'essence même de l'Espagnol. La conscience de la démystification, de l'illusion, du déclin, est restée jusqu'à nos jours un leitmotiv de sa vision de lui-même. Miguel de Unamuno (1864-1936), qui exerça une influence majeure sur la pensée républicaine en Espagne, reflète ce déchirement face à son propre sentiment de la vie dans son essai, *Le Sentiment tragique de la vie* (1912). Dans ce texte, il ne s'agit plus de démonstrations mais seulement de questions, lesquelles restent presque toujours sans réponse.

Modernistes et traditionalistes ont donné au cours des dernières décennies des interprétations diverses de ce phénomène. Les uns estiment que la politique du fils de Charles Quint, Philippe II, est à l'origine de l'attitude anti-européenne de l'Espagne et marque le début de sa déca-

dence. Les autres considèrent au contraire que son règne et le triomphe de la Contre-Réforme constituent un apogée de la gloire de l'Espagne d'un point de vue aussi bien politique que culturel. En définitive, il semble aussi peu pertinent de voir dans les idéaux du Siècle d'or le reflet de l'esprit du peuple espagnol que de les rejeter en bloc. Des historiens et des écrivains célèbres, notamment ceux de la Génération de 98, se sont débattus pour parvenir à une synthèse ou du moins un examen approfondi des mythes espagnols du XVII^e siècle, qui contribuèrent à l'étiollement de la vie nationale. La complexité de l'Espagne interdit toute vue simpliste. Seul l'écrivain peut capter un tant soit peu cette réalité changeante. Le romancier et satiriste Mariano José de Larra (1809-1837) imagina dans un article intitulé « Le jour des morts de 1836 » quelques épitaphes pour l'Espagne, qui restituent de façon lugubre mais étonnamment juste la vérité de son histoire si complexe : « Cigît une moitié de l'Espagne ; l'autre moitié en est morte. »

*

Pour mieux comprendre cet objet de fascination qu'est l'Espagne, le présent essai se propose d'éclairer quelques concepts clés de l'histoire des mentalités où se révèle avec une clarté exemplaire la spécificité du pays : la *convivencia* des trois religions au Moyen Âge, l'érasmeisme espagnol et enfin la dialectique de l'*engaño-desengaño*, thème fondamental de la philosophie de la vie du jésuite Baltasar Gracián.

CHAPITRE I

L'Espagne des trois religions

La *convivencia* caractérisant l'Espagne des trois religions — ou des trois cultures — est un phénomène unique dans l'Europe du Moyen Âge. Seule la Sicile du souverain Frédéric II de Hohenstaufen (1194-1250), qui fascina et indigna son temps au point d'être qualifié de *stupor mundi*, connut pendant une brève période une coexistence du même ordre entre chrétiens et musulmans. Le tissu politique religieux et culturel de la péninsule Ibérique formait dès le départ un ensemble aussi complexe que délicat, du fait de la présence d'éléments divergents, voire antagonistes. Au-delà de ces différences radicales, il existait pourtant un dénominateur commun aux trois cultures religieuses en présence : il s'agissait de peuples et de religions du Livre. Le Talmud, le Coran et la Bible constituaient le fondement de leur vision d'eux-mêmes et de leur épanouissement culturel intense. Ce fut aussi la source du respect qu'ils se témoignèrent au moins partiellement. Un concept clé pour ce phénomène était le *dhimmi*, interprété par les Arabes comme le « protégé » et par les Juifs comme l'« érudit ». Il s'agissait d'une personne ou d'une communauté dont le monothéisme se fondait sur un livre saint. En principe, toutes les sociétés

islamiques sont tenues par le Coran de tolérer le *dhimmi* et de ne pas le maltraiter. Pendant les sept siècles de son existence, Al-Andalus, l'Espagne musulmane, a réalisé cet idéal comme aucun autre pays d'Occident.

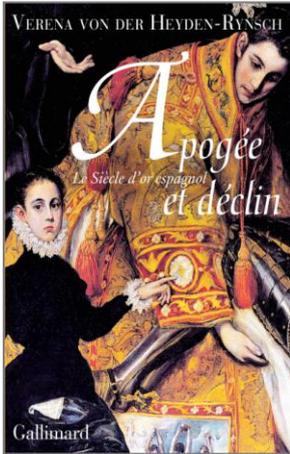
Malgré leur diversité ethnique, les habitants de la péninsule furent tous christianisés dès le premier siècle de notre ère, comme en témoignent les légendes médiévales. Ils se réclamaient de l'apôtre Jacques le Majeur (appelé en espagnol d'abord « Sant Yago » puis « Santiago »), qui aurait évangélisé l'Espagne peu après la mort du Christ. Bientôt l'apôtre originaire de la Palestine devint pour les croyants du nord de l'Espagne une figure symbolique qu'ils opposèrent à celle de Mahomet. Comme ce dernier, il chevauchait en tête des combattants sur un destrier blanc et garantissait aux chrétiens *matamoros* le soutien divin. En 812, sa tombe fut découverte en Galice, au lieu-dit Campus Stellae — l'actuel Saint-Jacques-de-Compostelle. D'après la légende, sa dépouille aurait été transférée de Jérusalem à cet endroit, qui devint rapidement un lieu de pèlerinage. Le Camino de Santiago fut d'abord une destination religieuse au même titre que Jérusalem, Rome et La Mecque, mais il devint aussi un lien culturel et économique avec le reste de l'Europe, et notamment avec la France méridionale.

L'Espagne s'était déjà convertie au christianisme quand Constantin accorda en 313 droit de cité à la nouvelle croyance, que Théodose proclama religion officielle de l'Empire en 380. Après les longues guerres de la conquête, l'Espagne dut à la *pax romana* non seulement un progrès matériel et intellectuel mais aussi l'épanouissement de sa conscience de soi en tant que nation chrétienne. Ce substrat religieux est le plus ancien de la péninsule et imprègne aujourd'hui encore ses lois, sa culture et son mode de vie. Tandis que l'Espagne, c'est-à-dire les provinces de Tarra-

gaño et du *desengaño*, 150. – Gracián et l'homme nouveau des Lumières, 152. – Gracián et la mystique de son temps, 159.

Conclusion 165

Bibliographie 173



Apogée et déclin. Le Siècle d'or espagnol Verena von der Heyden-Rynsch

Cette édition électronique du livre
Apogée et déclin. Le Siècle d'or espagnol
de Verena von der Heyden-Rynsch
a été réalisée le 17 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070131464 - Numéro d'édition : 178651).

Code Sodis : N45475 - ISBN : 9782072416866

Numéro d'édition : 230406.